

Les Cahiers d'Orient et d'Occident

Lettre bimestrielle n°33 – juillet/août 2011

« Le temps qui vient du Seigneur ne naît pas du ciel étoilé »

Jacob Böhme



Tous droits réservés
2006-2011

• DOCUMENTS D'OCCIDENT

Entretien avec Marie-Madeleine Davy¹



Une petite route de campagne dans les Deux-Sèvres. Sur la droite, une ferme, des moutons et des vaches. A gauche, nichée dans les arbres d'une rivière, une maison dans le style des demeures familiales fin de siècle. Les oiseaux aiment ce lieu. Si nous poussons la porte, les pièces sont encombrées de livres, de journaux. Des flux mystérieux proviennent du dehors et de l'atmosphère de concentration qui règne ici. C'est dans cette maison, où elle venait déjà enfant, que s'est retirée M.M. Davy, dans le silence et la concentration propices à cette vie intérieure à laquelle elle a consacré sa vie. Son œuvre est considérable : de nombreuses études médiévales, au centre desquelles se trouve la figure de saint Bernard ; des essais : sur Simone Weil, Henri Le Saux ou Nicolas Berdiaev ; la direction d'une encyclopédie des mystiques ; des études sur le désert, les oiseaux, la montagne ; des récits, des nouvelles et quelques rares textes autobiographiques. Tous ces livres, même ceux qui sont savants, accompagnent le cheminement personnel, qui n'a jamais exclu le doute, encore moins aujourd'hui.

Vous étiez une enfant solitaire ?

J'étais profondément solitaire. Je n'ai jamais eu dans ma vie le sens de l'équipe, par exemple pour le travail, la recherche. Il y a en moi quelque chose de solitaire, parce qu'il me semble que l'on

¹ France-Culture, 9 avril 1998. Voir *Cahiers d'Orient et d'Occident*, n°32.

découvre quelque chose dans la solitude. Il y a quelque chose qui ne se partage pas, qui ne peut pas se dire, qui ne peut pas se murmurer. Je peux prendre l'exemple d'Eckhart, qui dira qu'il n'y a aucun rapport, aucun contact entre la déité et Dieu – ce que je crois. La déité, il n'y a rien à en dire, je ne peux murmurer quoi que ce soit qui soit juste la concernant. La déité est une expérience, secrète, personnelle, qui ne se partage pas. Mais Dieu, je peux en parler, en reparler, je peux m'abandonner à un verbiage sur Dieu. Et je crois qu'il y a là un monde, que Eckhart a compris, entre la déité et Dieu. Au fond, ce qui m'intéresse, me prend, me séduit, c'est la déité dont on ne peut rien dire. Il y a un silence total, complet, rigoureux, absolu ; alors on découvre, on comprend, on pénètre.

Cette déité, dont parle Maître Eckhart et que vous évoquez, certains ont dit qu'elle était proche du néant. Si nous éliminons le mot néant, elle est en réalité proche du vide.

Je ne crois pas qu'on puisse employer ces mots. On l'a dit, on le redit, mais je crois qu'avant tout c'est l'incommensurable. Qu'est-ce que le néant ? Il n'y a pas de réponse. La déité, chacun ne la comprend que selon sa vie à lui, sa particularité, sa singularité. Tout est là, chacun est une totalité, chacun exprime quelque chose de particulier qui ne se partage pas. Il n'y a pas là de possibilité de mots, cela se vit dans l'intensité du secret, dans l'intensité de la vie, et peut-être de la mort.

Refaisons un détour par votre enfance. Je crois que dès l'âge de dix ans vous manifestez un certain aspect de votre tempérament de rebelle en refusant ce que les prêtres vous apprenaient sur l'Enfer au moment de votre première communion...

Je m'en souviens comme si c'était hier. Au catéchisme, on parlait de l'Enfer, et je n'y croyais pas. Quand je suis rentrée, j'ai dit à ma mère que je ne croyais pas à l'Enfer, et au fond ma mère n'y croyait pas tellement elle-même. J'étais rebelle, c'est-à-dire que je savais, comme d'ailleurs tous les enfants qui réfléchissent, ce qui convenait. J'ai toujours eu ce tempérament qui ne peut pas prendre facilement les idées d'autrui, non pas par orgueil ou vanité, mais qui a besoin de vivre son originalité. J'ai vécu cela je crois dès mon enfance, mais avec une grande ouverture sur autrui. C'est-à-dire que la foi, les croyances des autres ne me gênaient en aucune manière. Non seulement je les tolérais, je les acceptais, mais j'étais prête à les défendre.

Pendant les années de formation, avant que vous ne deveniez adulte, quelles ont été les rencontres avec de grandes figures qui vous ont le plus marquée ?

Il est très délicat de répondre à cette question. Pendant longtemps, j'ai cru que j'avais été influencée profondément par Simone Weil, que j'ai toujours beaucoup aimée, mais elle me gênait par son antisémitisme. Je l'ai été par Berdiaev, homme pour moi d'une qualité extraordinaire, libre, indépendant – indépendant des religions : il était orthodoxe, sa femme était catholique. Il n'était pas gêné de recevoir des personnes appartenant à des religions différentes. J'aime l'ouverture, c'est ce qui m'a toujours séduit, et je crois que c'est par un caractère rebelle que tout ce travail se fait, lentement.

Qu'est-ce qui vous a poussé vers le Moyen-Âge ?

Un homme dont on ne parle plus, qui paraît tout à fait ancien et périmé, Étienne Gilson, que je rencontrais lors de ses cours à la Sorbonne. Il avait une façon extraordinaire, merveilleuse, d'interpréter le Moyen-Âge, qui m'épanouissait. Il est évident qu'entre Gilson et les commentateurs actuels du Moyen-Âge, il y a un monde, cela est tout à fait différent. J'ai beaucoup aimé le Moyen-Âge, aussi pour son caractère cosmopolite, européen. Les professeurs allaient librement d'un pays à l'autre, les moines voyageaient, mais aussi les professeurs, et cela me séduisait. J'aime les contacts avec les étrangers. Pour moi, à vrai dire, il n'y a pas d'étranger, et je considère comme épouvantable ce qui touche de près ou de loin au racisme. Peu importe la race, l'important est qu'on s'aime, qu'on se comprenne, qu'on s'ouvre l'un à l'autre. J'ai compris cela quand j'étais jeune, grâce à Gilson.

Vous avez fait de saint Bernard un compagnon de presque toute une vie ?...

J'ai beaucoup aimé saint Bernard, et ai beaucoup aimé l'ordre cistercien. Je trouve qu'il est équilibré, et je regrette profondément que certains ordres contemplatifs ne s'adonnent pas au travail extérieur. Je mets, au fond de moi-même, au même niveau le travail culturel et le travail matériel, et je récuse qu'on confie ce dernier à des personnes qu'on juge un peu comme des domestiques. Saint Bernard s'adonnait au travail. Il avait une façon de comprendre son époque et de s'ouvrir à quelque chose d'intelligible, de vivant, de profond, de réel qui m'a toujours séduit. J'ai relu récemment le texte du Cantique des Cantiques, qui est pour moi fondamental. C'est pour moi comme un chant d'ivresse, d'amour, de tendresse, et

les sermons de Bernard sur le Cantique des Cantiques restent pour moi une lecture précieuse. J'y reviens comme quelqu'un qui s'éloigne, puis se retourne, comme quelqu'un qui voudrait peut-être s'en passer et qui ne peut pas. Pour moi cela a été une nourriture, je ne dirais pas quotidienne, mais en tout cas fréquente. Elle me nourrit, me donne de la joie, et peut-être qu'elle m'aide plus ou moins à comprendre le problème tragique du décès.

[...]

Tout une vie de recherche intérieure, et une vie de recherche spéculative, à travers vos études médiévales et vos différentes études sur la symbolique, pour en arriver où ?

Pour arriver au vieillissement. A la question que je me pose : y a-t-il quelque chose après la mort ? je dirais – et je ne suis pas sans expérience à cet égard – qu'il y a quelque chose. Cela dure-t-il toujours ? Peut-être. Certaines personnes vivent-elles après la mort et d'autres pas ? Je l'ignore. Mais, encore une fois, à ce propos je ne suis pas sans expérience, et j'y crois. On n'invente pas cela, on le vit. Est-ce que tout le monde peut survivre ? Je n'en sais rien et j'aimerais le savoir.

Vous avez vécu une telle expérience en 1976, où vous avez touché les portes, mais vous n'êtes pas allée de l'autre côté...

J'étais en effet très malade, très proche de la mort, mais je dois dire que ce qui se vit quand on pense qu'on va mourir, quand on comprend dans les propos d'autrui qu'on peut mourir, qu'il y a un monde entre cette approche et la mort elle-même. Le pas n'a pas été franchi et par conséquent l'expérience n'est pas complète. Quand j'ai été très malade, à l'hôpital, j'éprouvai une indifférence totale à l'égard du vivre et du mourir. Je m'en souviens comme si je l'avais vécu hier. Vous citez saint Paul, qui a écrit : « Alors même que notre homme extérieur dépérit, notre homme intérieur se renouvelle de jour en jour ». C'est un peu comme s'il parlait d'expérience de l'âge.

Je crois beaucoup à cela. Vieillir, l'âge, c'est une épreuve, mais cependant il y a quelque chose d'extraordinaire, il y a quelque chose que je vis personnellement et qui me concerne, que je touche. On devient son père et sa mère, on s'enfante. Il y a un enfantement qui se produit dans la vieillesse et qui est inimaginable. On s'enfante dans le secret, et si on accepte cet enfantement, si l'on accepte

d'être son père et sa mère, un nouveau chemin se dessine. Je dirais un chemin d'éternité, peut-être, un chemin qui dépasse le temps en tout cas. J'affirme cela et j'ai à cet égard une certaine expérience. C'est quelque chose dont on ne peut pas parler, c'est quelque chose... qu'on aime, qui rend heureux, et cela aide non seulement à supporter le vieillissement, mais cela le rend aimable, agréable. On est heureux de vivre parce que l'on apprend quelque chose de nouveau : un nouveau jour, une nouvelle lumière, un nouvel amour qu'on aimerait pouvoir infiniment partager. Donner, donner dans le secret, dans l'invisible, dans l'inconnu, mais partager.

Donc, d'un côté l'âge vous a rendu beaucoup plus sévère à l'égard de tous les masques, de toutes les illusions, mais n'a en aucun cas enlevé cette joie et cette curiosité vers l'avenir ?

Au fond, je crois de plus en plus à l'importance des chemins d'éternité, mais je dirais... qu'il n'y a pas de chemin. Donc, c'est une contradiction. Le vieillissement est aimé parce qu'il apporte un nouveau jour, une nouvelle lumière, parce qu'il apporte une incandescence, un feu qui consume les scories. Il faut passer par cette expérience pour pouvoir murmurer quelques mots à son égard.

Vous n'attendez donc pas la suite avec angoisse ?

Je n'éprouve aucune angoisse, mais il est possible qu'au moment de mourir je crève de peur.. . Je m'attends à découvrir quelque chose. C'est tout. J'ai ma tombe prête dans un petit cimetière de village. C'est une tombe anonyme qui porte ces mots : « Sois heureux, Passant ». Pour moi, tout est là. C'est-à-dire : ne t'adresse pas à moi, je n'ai pas de nom, je suis entrée dans l'anonymat ; mon décès fait partie de l'anonymat, mais sois heureux, Passant...

DOCUMENTS POUR SERVIR A L'HISTOIRE DES AMIS DE DIEU

Le couvent d'Unterlinden

Le couvent d'Unterlinden, à Colmar, était, dans le treizième et le quatorzième siècle, une véritable école de mystique pratique. Quelques pieuses veuves l'avaient fondé en 1232, et avaient embrassé la règle de Saint-Dominique. Cette maison fit de rapides progrès, grâce à la discipline sévère qu'on y observait.

Elle eut de bonne heure pour prieure Catherine de Gebswailer, femme supérieure sous tous les rapports, capable de comprendre et de juger tout ce qui se passait autour d'elle, et dont le récit mérite, par conséquent, toute croyance. Le Chartreux Tanner de Fribourg a publié le premier son livre, et Pez l'a inséré dans le huitième volume de sa Bibliothèque ascétique. Elle était entrée dans le monastère à l'âge de dix ans, et y mourut à l'âge de quatre-vingts ans. Lorsqu'elle écrivit son livre, elle avait déjà vécu près de soixante-dix ans dans la maison ; de sorte qu'elle était parfaitement en état de rendre compte de tout ce qui s'était passé pendant ce temps ; et pour les trente années qui avaient précédé son entrée dans la maison, elle avait pu apprendre, dans sa jeunesse, par des témoins oculaires, les faits extraordinaires qui s'y étaient passés. Elle affirme elle-même d'ailleurs que tout ce qu'elle raconte est parvenu à sa connaissance par cette double source. Son récit, qui renferme à peu près cent ans, et qui a été continué en partie après elle, doit donc être considéré comme un témoignage authentique relativement aux faits qu'elle raconte, d'autant plus qu'elle écrivait sous les yeux du monastère entier, et que les religieuses dont elle racontait la vie avaient vécu et agi également sous les yeux de la communauté. L'établissement de cette maison coïncidait avec l'époque de confusion et d'anarchie qui se produisit dans l'empire après l'extinction de la maison des Hohenstaufen. Mais celles qui l'habitaient en avaient fait comme une oasis de paix au milieu du tumulte et des troubles de cette époque.

[...]

La vie mystique devait nécessairement faire de rapides progrès dans cette communauté ; et nous voyons en effet, parmi les quarante-neuf sœurs dont Catherine nous a laissé le portrait, se produire les états et les phénomènes mystiques les plus remarquables. L'extase y est fréquente. Adélaïde de Rheinfelden se voit, dans un ravissement, purifiée par un feu d'en haut de toute souillure. Éclairée par une lumière supérieure, elle se voit plusieurs fois sans forme, dans la pureté de son être, élevée au-dessus du corps et brillant d'une clarté ineffable. La même chose arrive à Herburg de Herkenheim : un jour qu'au temps de matines elle était allée dans le jardin pour prier, une douceur céleste, et comme une source vive, inonde son corps et son âme, et elle voit celle-ci s'élever comme un aigle en frappant fortement des ailes. Marguerite de Breisach, distinguée entre ses compagnes par son austérité, vivait dans une union continuelle avec Dieu ; elle était parvenue à l'uniformité divine, et contemplait souvent la sainte Trinité. Il en était de même de Bénédicte de Bogensheim. Mechtilde de Winzenheim était souvent, dans ses extases, enlevée à une coudée

au-dessus de terre. Les visions étaient fréquentes aussi dans le couvent. Un jour de Pentecôte, pendant que la communauté chantait le *Veni Creator*, Gertrude de Colmar entend tomber du ciel avec bruit une flamme qui remplit le chœur, et qui, pendant tout le temps que dura ce chant, éclaira les sœurs d'une lumière céleste, de sorte qu'elles paraissaient tout en feu. Adelaïde de Rheinfelden, traversant un jour le couvent, vit le ciel ouvert et une clarté telle que nul ne pouvait l'exprimer. Une autre fois elle vit le purgatoire avec tous ses supplices et le nombre infini des âmes qui y souffrent ; une autre fois encore le Seigneur lui apparut attaché à la colonne, inondé de sang, et portant aux pieds et aux mains les traces de ses plaies. Agnès de Blozenheim voit toute la passion du Sauveur, depuis le moment où les juifs le prennent au jardin des oliviers jusqu'à son crucifiement ; elle entend distinctement, comme Gertrude de Bruck dans une circonstance semblable, les coups de marteau avec lesquels on le crucifie ; elle s'évanouit de douleur, et à partir de ce moment elle est prise d'une fièvre violente dont elle meurt bientôt. Gertrude de Herkenheim voit Notre-Seigneur sous la forme d'un lépreux, et lui donne à boire. Hedwige de Laufenberg le voit disant la messe et donnant la communion aux sœurs.

Mais c'est sous la forme d'un enfant qu'il se montre le plus souvent. Adélaïde de Torolzheim le voit dans le ciboire sous la figure d'un enfant de huit ans. Adélaïde de Rheinfelden le rencontre à la porte sous la forme d'un enfant. D'autres le voient sur l'autel, porté par sa mère et jouant avec elle. Élisabeth de Ruffach, étant malade, est visitée par lui ; il daigne jouer avec elle et la consoler ; il la délivre de ses souffrances. Ne le connaissant point, elle lui demande comment il est entré ; il lui répond : Comme j'étais grand, je me suis fait petit à cause de toi ; puis il disparaît. Agnès est formellement fiancée au Seigneur. Berthe de Ruffach entend tous les jours pendant la messe une harmonie ravissante des esprits célestes qui cesse avec la fin du saint sacrifice. Élisabeth de Ruffach, dans sa dernière maladie, se met tout à coup à chanter un nouveau chant sur Dieu et sur le ciel, qu'elle n'avait jamais entendu auparavant. Des chants de cette sorte sur la Trinité, l'Incarnation et le bonheur du ciel sont mis sur les lèvres de Gertrude de Saxe, et ceux qui les entendent en sont profondément émus. Elisabeth de Senheim, qui avait coutume d'entendre aussi des harmonies célestes dans la prière, reçoit de Dieu le don de comprendre les saintes Écritures. La même chose arrive à Agnès d'Ochsenstein, de sorte qu'elle pénètre par une lumière supérieure tous les écrits des prophètes. Tuda de Colmar, qui avait reçu le même don, le perd au bout de deux ans par une parole présomptueuse. La suavité qui accompagne ces états est souvent persistante. Anne de Wineck en

est inondée pendant trois ans, et elle perd cette faveur pour avoir un jour goûté du vin doux, dans le pressoir. Adélaïde de Sigolzheim est souvent inondée dans la prière d'une telle douceur qu'il lui semble que Dieu remplit tous ses membres ; et les ardeurs dont son cœur est embrasé se manifestent souvent au dehors par une transpiration plus abondante. Quelquefois elle se jette dans un ruisseau glacé, jusqu'à ce que son corps soit roidi par le froid ; puis elle reste à la porte du chœur jusqu'à l'aurore dans une méditation profonde, les pieds nus, le corps couvert d'un simple manteau ; et malgré cela elle est tellement enflammée au dedans que la sueur ruisselle de tous ses membres.

Les apparitions lumineuses n'étaient pas rares non plus dans cette communauté. Agnès voit à la messe la sainte hostie environnée de lumière. Hedwige de Logelnheim, pleurant sa misère, voit tout à coup sa cellule inondée de lumière, et sent son intérieur pénétré d'une joie ineffable. Agnès de Blozenheim voit dans la prière, et des yeux du corps, un rayon de lumière descendre du ciel sur sa poitrine, et sent son cœur consumé par un feu intérieur. Adélaïde de Rheinfelden devient transparente en quelque sorte intérieurement et extérieurement pour une de ses compagnes. Élisabeth Kemplin étant un jour en prière devant l'autel, une des sœurs vit au-dessus de sa tête une magnifique étoile ; et, comme elle approchait pour examiner la chose de plus près, elle vit le visage d'Élisabeth radieux comme celui d'un ange. Herburg était aussi radieuse au dedans et au dehors dans ses extases. Au milieu de ces phénomènes extraordinaires, la vie de ces saintes filles s'écoulait dans l'innocence et la simplicité. Lorsqu'elles approchaient du terme, elles apprenaient souvent par une révélation, faite à elles-mêmes ou à d'autres, que leur fin arrivait : Quelquefois aussi Dieu différait leur mort, comme il arriva à la sœur Étienne de Pfirt, qui fut guérie d'une fièvre violente par une sueur d'une odeur délicieuse. Mais enfin, lorsque la mort venait, toute la communauté se réunissait autour de la mourante. Souvent alors, pour une dernière fois, une lumière supérieure brillait sur leur visage, comme on voit le soleil à son coucher dorer encore une fois le sommet des montagnes, et des visions remplies de suavité consolait leurs derniers moments. Gertrude de Hattstadt, près de mourir, invoque Dieu dans ses douleurs : tout à coup elle est enveloppée d'épaisses ténèbres ; elle est saisie d'effroi ; mais une étoile brillante lui apparaît, et, dissipant l'obscurité, remplit sa cellule de ses rayons. Elle aperçoit un ange tout radieux de lumière qui lui chante des paroles consolantes dans une mélodie ineffable ; douze fois, jusqu'au moment de sa mort, les ténèbres, l'étoile et le chant de l'ange se succèdent ainsi alternativement. Comme la sœur Sophie de

Rheinfelden était sur son lit de mort, et que l'on récitait déjà les litanies, elle se sentit tout à coup comme enivrée d'un vin nouveau d'une nature supérieure. Ne pouvant contenir l'allégresse dont son âme est remplie, elle chante sans s'interrompre et d'un visage radieux des hymnes et des cantiques ravissants à la louange de Dieu et de la sainte Vierge, et elle meurt en répétant toujours sur de nouvelles mélodies le mot *Amen*. Souvent, après la mort, celles qui étaient entrées dans la gloire apparaissaient à plusieurs sœurs environnées d'éclat, ou bien celles qui avaient encore quelques fautes à expier demandaient les prières de la communauté².

Jacob Böhme

9. Ainsi il nous faut comprendre de la même manière l'Être de l'éternité, ou la Ste-Trinité, que dans la lumière et la majesté nous reconnaissons pour la divinité, et dans le feu pour la nature éternelle, ce qui a été amplement exposé dans les autres écrits ; car le puissant esprit de Dieu, en deux principes, a dès l'éternité tout renfermé ; il n'y a rien avant lui, il est lui-même le fond et le sans-fond, et cependant, le saint Être divin est principalement reconnu comme un être unique en soi-même, et demeure hors de la nature de feu et de sa propriété, dans la propriété de la lumière, et est appelé Dieu ; non pas de la propriété du feu, mais de celle de la lumière, bien que les deux propriétés ne soient point séparées, comme nous voyons dans ce monde qu'un feu caché dans la

² Dans le même chapitre – « De la mystique dans le cloître » – Görres évoque en ces termes l'ami de Dieu de l'Oberland : « L'esprit de Dieu s'était répandu jusque sur les laïques qui vivaient dans le monde. Ainsi, d'après les notes que Tanner a ajoutées au manuscrit d'Unterlinden, cinq personnages, connus sous le nom des Cinq Bienheureux, vivaient au treizième siècle dans les Vosges. Ruolmann Meerschwin était probablement du nombre. Mais le plus remarquable était ce laïque qui convertit d'abord Tauler, et lui apprit l'alphabet spirituel, comme le pieux Dominicain le raconte lui-même avec une simplicité vraiment admirable. On conservait dans le couvent de Grunenwerth, à Strasbourg, un manuscrit [le grand Mémorial] où étaient décrites les choses merveilleuses et surnaturelles que le Seigneur avait opérées par lui, pendant les cent ans qu'il avait vécu » (pp. 126-127).

profondeur de la nature, gît caché en toutes choses, sans quoi il ne se produirait aucun feu extérieur ; et nous voyons comment la douceur de l'eau retient en elle captif ce feu caché, de façon qu'il ne puisse pas se manifester; car il est comme englouti dans l'eau, et il existe pourtant, non substantiellement, mais essentiellement, il se manifeste quand on l'excite et devient inqualifiant, et tout serait comme un néant et un abîme sans le feu.

10. Ainsi, nous comprenons de même que le troisième principe, comme la source et l'esprit de ce monde, est dès l'éternité demeuré caché dans la nature éternelle de la qualité du Père, et a été vu dans la teinture divine par l'esprit de la lumière flamboyante dans la sainte magie, comme dans la sagesse divine, à quelle fin la divinité s'est mue selon la nature de l'engendreuse et a produit le grand mystère qui alors a renfermé tout ce que peut la nature éternelle ; et ce ne fut qu'un mystère, sans ressemblance avec aucune créature, comme un chaos l'un dans l'autre, attendu que la nature furieuse a engendré un chaos ténébreux et la nature de lumière flamboyante, dans sa qualité, les flammes dans la majesté et la douceur, ce qui, dès l'éternité, a été la source de l'eau et la cause de la sainte essentialité divine ; ce n'était que puissance et esprit hors de comparaison, et il n'y avait non plus là rien de sensible que l'esprit de Dieu en deux sources et formes ; savoir en chaude et froide, une sévère source de feu et une douce source d'amour, selon le mode du feu et de la lumière.

11. Cela est allé (entré) comme un mystère l'un dans l'autre, et pourtant, l'un n'a pas saisi l'autre ; mais cela est également demeuré en deux principes, et alors l'âpreté, comme le père de la nature a toujours saisi l'essence dans le mystère, où cela s'est formé comme en une image ; et néanmoins ce n'était point une image, mais comme l'ombre d'une image. Tout cela dans le mystère, a bien ainsi à la vérité toujours eu un commencement éternel, attendu qu'on ne peut pas dire qu'il y ait eu quelque chose qui n'ait pas eu sa figure, comme une ombre, dans la grande, éternelle magie ; mais ce n'était pas un être, seulement un jeu spirituel l'un dans l'autre, et c'est la magie des grandes merveilles divines, qui a toujours créé où il n'y avait rien qu'un abîme seulement ; ce rien est devenu quelque chose dans la nature du feu et de la lumière, et n'est pourtant rien non plus qu'une émanation de l'esprit de la source, qui n'est pas un être non plus, mais une source qui s'engendre en elle-même en deux propriétés et se sépare aussi elle-même en deux principes. Elle n'a point de séparateur ni d'auteur, ni aucune cause de son propre faire ; mais elle est elle-même la cause, comme cela a été amplement exposé dans d'autres écrits, savoir comment l'abîme se pose et s'engendre lui-même un fond.

12. Ainsi, nous pouvons maintenant reconnaître la création de ce monde ; tant la création des anges que celle de l'homme et de toutes les créatures : tout a été créé du grand mystère, car le troisième principe était devant Dieu comme une magie et n'était pas complètement manifesté ; ainsi Dieu n'avait non plus aucune image dans laquelle il pût contempler son propre être, que la sagesse seulement qui constituait son désir, lequel était manifeste dans sa volonté avec son esprit, comme une grande merveille, dans la magie divine de la lumière flamboyante de l'esprit de Dieu ; car c'était la demeure de l'Esprit de Dieu, et elle n'était point une engendreuse, mais la manifestation de Dieu, une vierge et une cause de l'essentialité divine, car en elle résidait la teinture divine de lumière flamboyante pour le cœur de Dieu, comme pour la parole de vie de la divinité, elle était la manifestation de la Ste-Trinité ; non qu'elle manifestât Dieu de son pouvoir et engendrement, mais le centre divin, comme le cœur ou l'être de Dieu, se manifeste en elle : elle est comme un miroir de la divinité ; car tout miroir demeure coi et ne produit aucune image; mais il reçoit l'image. Ainsi cette vierge de la sagesse est un miroir de la divinité, dans lequel l'esprit de Dieu se voit lui-même, ainsi que toutes les merveilles de la magie qui ont pris naissance avec la création du troisième principe ; tout a été créé du grand mystère, et cette vierge de la sagesse divine était dans le mystère, et en elle l'esprit de Dieu a vu la formation des créatures ; car elle est le prononcé, ce que Dieu le père prononce par son saint esprit de son centre de la propriété divine de lumière flamboyante, du centre de son cœur, du verbe divin. Elle demeure devant la divinité comme une splendeur ou miroir de la divinité, dans laquelle la divinité se contemple, et en elle réside le divin royaume de joie de la volonté divine, les grandes merveilles de l'éternité qui n'ont ni commencement ni fin ni nombre ; mais le tout est un commencement éternel et une fin éternelle : et le tout ressemble à un œil qui voit là où pourtant il n'y a rien à voir, et cependant le voir naît de l'essence du feu et de la lumière.

13. Ainsi, entendez par l'essence du feu la propriété du Père et le premier principe, et dans la source et propriété de la lumière la nature du Fils, comme l'autre principe : et par l'esprit émanant des deux propriétés, entendez l'esprit de Dieu qui dans le premier principe est fureur, sévérité, âpreté, amertume, froid et igné, et est l'esprit excitant dans la colère ; c'est pourquoi il ne demeure point dans la colère et la fureur, mais il en sort et souffle le feu essentiel, en s'unissant de nouveau à l'essence du feu ; car les essences furieuses l'attirent de nouveau à elles, attendu qu'il est leur source et leur vie, et sort du Père et du Fils dans le feu allumé dans la lumière, puis ouvre les essences de feu dans la source de la lumière, et alors

les essences de feu brûlent dans un grand désir d'amour : la sévère et rigoureuse source n'est plus reconnue dans la source de la lumière ; mais la sévérité du feu est ainsi seulement une cause de la majesté en lumière flamboyante et de l'amour désirant.

14. C'est ainsi que nous devons entendre l'être de la divinité et celui de l'éternelle nature, et nous représenter toujours l'être de la divinité dans la lumière de la majesté : car la douce lumière rend la sévère nature du Père douce, aimable et miséricordieuse, et il est nommé Père des miséricordes selon son cœur ou son Fils ; car la qualité du Père demeure dans le feu et dans la lumière ; et il est lui-même l'être de tous les êtres : il est l'abîme, et la base et se divise dans l'engendrement en trois propriétés ou en trois personnes et aussi en trois principes, bien que dans l'éternité il n'y en ait que deux en être, et le troisième comme un miroir des deux premiers, duquel ce monde est créé comme un être saisissable en commencement et fin.



« Le cordonnier de Goerlitz, appelé fou par la prêtaile de son siècle et des siècles suivants, était plus intelligent, plus raisonnable, plus moral et plus vertueux que tous les membres du clergé et de

l'aristocratie des deux Églises à la fois. Son livre « *L'aube qui se lève* » fut aussi furieusement attaqué par les luthériens que par les jésuites ; c'est là un de ses titres d'honneur. L'amour de Dieu, et par conséquent l'amour du genre humain, voilà le principe de Jacques Boehme. Dans un allemand quelquefois un peu embrouillé, il est vrai, mais d'une richesse éblouissantes d'idées et d'images, Boehme prêche comme les trois patriarches du mysticisme allemand du XII^e siècle ; il exhorte à l'héroïsme chevaleresque de la vertu et du dévouement, comme le comte-abbé Hugo Blankenbourg de Saint-Victor ; il admire l'éternelle beauté, mêlées de grandioses terreurs, de la nature, comme Honoré d'Augst, et il étudie l'immense drame de l'histoire humaine, comme Robert de Deutz. Le fier et savant Agrippa de Nettesheim a poursuivi la vérité dans tous les pays et dans tous les rangs de la société ; Boehme ouvrier modeste et peu lettré, n'a jamais voyagé. En théorie, il est évidemment supérieur à Paracelse même. Quant aux religions constituées, il les traite durement : « la romaine, dit-il, est maintenant un église de pierres, mais on saurait encore l'améliorer ; la luthérienne, devenue l'église des querelleurs, ne vaut plus rien ; l'église mahométane vaut mieux, elle n'a pas trois divinités, mais une seule, et une loi morale sans rémission des péchés ; la plus pure de toutes les églises est l'église intérieure de l'âme, et c'est à cette église que j'appartiens. »

SAINT-MARTIN

LE

PHILOSOPHE INCONNU

« Dans mon paradis, je pouvais parler et entendre parler régulièrement des vérités que j'aime ; dans mon enfer, je ne pouvais ni en parler, ni en entendre parler, parce que tout ce qui tenait à l'esprit y était antipathique : c'était proprement un enfer de glace ; dans mon purgatoire, je ne pouvais guère en parler, et je n'en entendais jamais parler que de biais ; mais encore valait-il mieux en entendre parler de biais ou de bricole, que de n'en entendre parler du tout : aussi je me tenais dans mon purgatoire quand je ne pouvais pas aller dans mon paradis. » (Portr., 282.)

Le grand moyen employé par la magicienne célébrée si solennellement pour charmer en même temps qu'élever l'esprit de son ami ; ce fut absolument le même qu'en chrétienne convaincue et sévèrement conduite par les épreuves, elle emploie aussi dans sa correspondance avec son ami, la parole des textes sacrés gravés des sa mémoire par l'éducation de sa jeunesse, parole qu'elle ne cessait de lire et qu'elle cite, devenue mystique et catholique, comme aurait pu le faire la huguenote la plus biblique du seizième siècle. C'est là, sans nul doute, ce qui explique quelques uns des plus beaux et plus emphatiques éloges que son ami prodigue aux saintes Écritures, et le sincère amour qu'il leur porte, quoiqu'il les déserte ou les dépasse sans cesse pour ses doctrines propres. Il est sensible à l'autorité de ces textes ; mais il faut que ce soit son amie qui les lui cite pour qu'il en ressente toute la puissance dans ses épreuves, ses peines et ses douleurs. Écoutons-le, à ce sujet, sur une des années les plus graves de sa vie :

« Vers la moitié du mois de septembre, l'an 1792, j'ai été rappelé, par autorité de mon père, de mon paisible séjour de Petit-Bourg à Amboise. Sans les puissants secours de mon ami Bœhme, et sans les lettres de ma chérissime amie B..., j'aurais été anéanti dès les premiers moments que j'ai été rendu dans ma ville paternelle, tant étaient nuls les soins que j'avais à y rendre et les appuis que j'avais à y attendre. Encore, malgré ces deux soutiens, j'ai éprouvé de telles secousses de néant, que je puis dire avoir appris à y connaître l'enfer de glace et de privation. Cependant j'y ai trouvé aussi quelques légers tempéraments, et j'en parlerai dans des articles à part ; mais, hélas ! combien ces tempéraments sont faibles en raison de ce qu'il me faudrait ! Mon Dieu ! mon Dieu ! que votre volonté soit faite ! Ma chérissime amie me manda à ce sujet le passage de saint Paul (I Cor., VII, 20) : *Que chacun reste dans la vocation où Dieu l'a appelé*. Il y a un grand sens pour moi dans cette citation ; car j'étais sous cette même puissance lorsque l'on m'a ouvert la carrière. »

J'avoue, pour mon compte, qu'ici je ne comprends pas tout. Saint-Martin se plaint des secousses de néant qu'il a éprouvées, par là raison qu'il avait si peu de devoirs à rendre à son père et si peu d'appuis à attendre des gens d'Amboise. Le sentiment de son inutilité et la privation si subitement venue de tout ce qui l'avait charmé à Strasbourg, ont pu lui peser ; mais sage et pieux, ayant Bœhme et les lettres de son amie, comment s'est-il laissé aller à ce qu'il appelle des *secousses de néant* ? Qu'est-ce que ces secousses ? Sont-ce encore de ces idées de mort, de ces éblouissements d'esprit, de ces aberrations de cœur qui l'avaient légèrement secoué dans

d'autres occasions ? Est-ce là ce qui explique le recours de son amie à la voix des textes sacrés, à cette solennelle parole : Que chacun reste dans la vocation où Dieu l'a appelé ? Ou bien ne s'agit-il que d'amener le théosophe à se résigner au rôle que Dieu lui donne auprès de son père ? Mais alors que veulent dire ces mots énigmatiques : « J'étais sous cette même puissance quand on m'a ouvert la carrière. » D'ordinaire il désigne ainsi l'époque de son initiation à Bordeaux. Avait-il alors des *secourses de néant* ? Et à quelle puissance les attribuait-il ?

Que de mystères il reste toujours dans la vie de l'homme, même de celui qui se peint avec le plus de modestie et de sincérité !

On dira peut-être que l'amour des saintes lettres et ce culte de Bœhme, que madame de Bœcklin sut inspirer à son ami, n'expliquent pas tout ce qui est en question ; que les mêmes textes sacrés cités au théosophe par le plus éloquent des prêtres ou le plus saint des fidèles, par saint Paul lui-même, n'auraient pas fait sur lui la même impression qu'en lui arrivant par la plume d'une femme d'un grand air et belle encore. J'en conviens, et j'ajoutais qu'au dire de plusieurs personnes, la parole de cette femme avait tous ces rares attraits d'esprit et de douceur qui, sont comme les privilèges de son sexe. Mais je n'admets pas que cela éclaircissee en rien la question, car Saint-Martin qui se plaint si poétiquement de l'influence funeste que les femmes, y compris madame de Bourbon, ont exercées sur son esprit, n'aurait jamais rendu des hommages aussi éclatants à des qualités essentiellement féminines. Et il nous dit très-sérieusement que madame de Bœcklin n'était pas femme.

« Souvent j'ai remarqué que les femmes, et ceux des hommes qui se laissent féminiser dans leur esprit, étaient sujets à nationaliser les questions de choses, comme le ministère anglais a voulu nationaliser la huerre qu'il nous a faite cette présente année 1793. Elles songent plutôt à mettre à couvert leur individu que la vérité et la justice. J'excepte toujours de ce jugement ma délicieuse amie B..., qui n'est pas femme. » (Portr., 348.)

Cela coupe court à toute hypothèse qui voudrait voir des faiblesses où il, y eut que des affections sublimes.

En somme, il demeure bien constant que ce fut une heureuse mortelle que madame de Bœcklin de Bœcklinsau, née Charlotte de Røeder ! Unique dans les annales de l'humanité, à toutes les grâces de son sexe elle a joint toutes les qualités du nôtre ! Elle a eu du

nôtre tout ce qui le distingue le plus, l'autorité et toutes les vertus de l'esprit ! Et cela au jugement du plus illustre de ses amis et du plus célèbre des mystiques de notre âge.

Cependant ce ne fut pas elle seule, et ce ne furent pas les seules études qu'elle fit faire à Saint-Martin qui amenèrent dans les vues de son ami le progrès et la révolution philosophique qu'il date de Strasbourg.

Ce fut d'abord sur les conseils d'un personnage qu'il ne nomme même pas dans sa note sur cette ville, qu'il entreprit l'ouvrage qu'il y écrivit. Ce furent ensuite quelques circonstances spéciales qui modifièrent profondément sa pensée. Il y a donc lieu de compléter, par toutes sortes d'indications, sa note très-incomplète sous plusieurs rapports.

En effet, M. de Saint-Martin, arrivé dans la vieille cité des bords du Rhin avec des vues assez étroites en matière de science, d'histoire, de philosophie et de critique, en sortit au bout de trois ans avec des lumières générales qu'aucune femme, si distinguée qu'elle fût, ni aucun homme, n'avait pu lui donner, et il n'a pu les tenir que de l'ensemble des idées et du mouvement au sein duquel il avait vécu, observateur d'un esprit très-délié, d'une âme susceptible du plus rapide et plus considérable développement.

À suivre

- DOCUMENTS D'ORIENT

DIE GESCHICHTE DER ASSASSINEN, aus morgenländischen Quellen, durch Joseph von Hammer. — L'Histoire des Assassins, tirée d'écrivains orientaux, par M. Joseph de Hammer. Stuttgart et Tubingue, 1818, 344 p. in-8.º

Le nom de la dynastie des Assassins ne saurait être entièrement étranger à quiconque à une connaissance, même superficielle, de l'histoire du moyen âge, et cependant on peut dire que, jusqu'à ces dernières années, on n'avait qu'une idée imparfaite et confuse de l'origine, de la constitution, de la doctrine et de l'histoire de cette dynastie, ou, si l'on veut, de cette secte, fameuse par les crimes atroces dont elle s'est rendue coupable, et qui ont fait de son nom un objet d'horreur pour l'Orient et l'Occident.

[...]

En entreprenant de traiter ce sujet systématiquement et dans toute son étendue, M. de Hammer n'a négligé aucune des ressources que lui offraient les travaux des savants qui s'en étaient occupés avant lui, et surtout les ouvrages des Orientaux, et il a ajouté aux faits déjà connus, un assez grand nombre de détails qui contribuent à jeter plus de jour sur l'ensemble et à compléter le tableau historique de cette secte. Il a eu soin aussi d'introduire le lecteur dans la connaissance du sujet particulier qu'il avait à traiter, en lui présentant un exposé raccourci de la religion mahométane, de ses dogmes, de la constitution politique de l'islamisme, et des sectes qui l'ont déchiré presque dès sa naissance. Les Ismaéliens de Perse ou Assassins ne sont qu'une branche ou ramification particulière de la secte des Ismaéliens, qui, sous différents noms, tels que ceux de *Baténiens*, *Carmates*, *Fatémites*, *Druzes*, *Nosairis*, etc., a joué souvent un grand rôle dans l'histoire religieuse et politique du mahométisme. M. de Hammer fait connaître, relativement à la secte des Ismaéliens, à son système d'initiation, à sa doctrine exotérique et ésotérique, des faits très-curieux qui n'avaient point encore été publiés. Il aurait pu donner beaucoup plus d'étendue à cette partie de son ouvrage ; mais sans doute il a évité à dessein de plus grands développements, pour ne point anticiper sur la publication d'un travail considérable sur cette matière, fait il y a plus de vingt ans, dont il a eu communication, et qui a été lu du moins en grande partie, dans les séances particulières de la classe d'histoire et de littérature ancienne.

Il est impossible d'étudier avec quelque attention l'histoire des Assassins, et en général celle des Ismaéliens, sans être frappé des rapports nombreux et très-fortement caractérisés qui existent entre cette secte ou association secrète et l'ordre des Templiers, ainsi que les sociétés secrètes plus modernes qui semblent avoir succédé à cet ordre ; rapports qui se trouvent, soit dans l'organisation et la hiérarchie, soit dans la doctrine, les pratiques, les formes extérieures, les manières de s'exprimer, etc. Toutefois je ne sais si l'on pensera que M. de Hammer était suffisamment autorisé, par ces rapports incontestables, à transporter à la secte des Assassins les dénominations d'*ordre*, de *loge*, de *grand-maître*, de *grand-prieur*, *prieur*, etc. empruntées des ordres militaires de l'Occident. Notre auteur a beau affirmer qu'on a eu tort de considérer les Assassins comme une dynastie ; que, dans l'intention même des premiers fondateurs de l'association, toute idée de souveraineté et de puissance héréditaire devait en être bannie ; qu'il ne s'agissait que d'une société philosophique, et, si j'ose le dire, révolutionnaire, dont

le but, en dernière analyse, était d'élever le trône de la raison sur les ruines de toute religion, et de briser le frein de la morale en lâchant la bride à toutes les passions : il n'en est pas moins vrai que Hasan, fils de Sabbah, le premier fondateur des Assassins, régna effectivement sur un état qu'il chercha constamment à étendre en séduisant les peuples par ses *dais* ou missionnaires ; qu'à commencer de son successeur, la souveraineté devint et resta héréditaire ; que les chefs des Assassins, ou, comme les appelle M. de Hammer, les grands-mâîtres de l'ordre, entretenirent des troupes, firent la guerre, construisirent des forteresses ; en un mot, que, s'ils feignirent pendant un temps de n'être que les lieutenants d'un *imam* caché, qui devait tôt ou tard se manifester et prendre par lui-même l'administration de l'empire et le commandement de ses fidèles sujets, ils n'exercèrent pas moins en son nom, et comme fondés de ses pouvoirs, toute l'autorité spirituelle et temporelle. Quant au but philosophique de la doctrine des Ismaéliens, il est bien vrai que le système qu'on enseignait aux adeptes jugés dignes d'être initiés dans les secrets les plus relevés de la secte, était éversif de toute religion révélée ou fondée sur une autorité autre que celle de la raison. Toutefois il n'est pas démontré que cette doctrine ésotérique était l'athéisme, et l'indifférence morale des actions. Les deux mots qui expriment toute cette doctrine, doivent, je crois, être entendus d'une manière moins défavorable. Le premier, *tatil*, me semble exprimer un pur déisme, qui fait de la Divinité un être uniquement spéculatif, et anéantit tout rapport moral entre Dieu et l'homme, même celui qui consiste dans la distribution des récompenses et des peines dans une autre vie. Le second, *ibahat*, indique l'affranchissement absolu de toutes les obligations prescrites par les lois positives, telles que la prière, le jeûne, l'abstinence de certaines nourritures, et celle de certaines unions que la loi déclare illégitimes ; mais il ne renferme pas nécessairement la licence effrénée qui anéantit toute distinction entre le bien et le mal moral, et renverse le fondement nécessaire de toute société. Cette doctrine n'est donc pas essentiellement incompatible, du moins en théorie, avec une société régulièrement organisée, quoiqu'elle ôte à la morale sa sanction nécessaire ; mais d'ailleurs il est vraisemblable, comme le reconnaît M. de Hammer, que le nombre des adeptes auxquels on communiquait cet enseignement, si dangereux dans ses conséquences pratiques, fut toujours très-petit, et que beaucoup de missionnaires mêmes n'avaient jamais été admis à cette *époptée* philosophique.

Silvestre de Sacy

‘Ayn al-Quzât Hamadâni³

413. Écoute ce que dit le Shaykh Junayd⁴ : « rien n'est plus précieux que de saisir l'instant car l'instant perdu ne se rattrape jamais ». Soixante-dix mille itinérants sont fermement installés dans cette station, ils possèdent le qualificatif et le titre de pauvre, de soufi, de renonçant et de connaissant. A leur propos, l'Élu a dit à ‘Ukâsha : « soixante-dix mille membres de ma communauté entrèrent au Paradis sans compte. Le visage de chacun d'eux est pareil à la lune de la quatorzième nuit. Ils seront au Paradis comme les étoiles au firmament ». Comment vas-tu comprendre ce hadith ? Tu n'as sans doute pas vu semblable étoile au Paradis et été accueilli par ce genre de Maître : « et ils se dirigent au moyen des étoiles » 16, 16 ; il t'aurait rapporté ce hadith et t'en aurait donné l'interprétation. Si, sous une forme différente, tu veux entendre un autre hadith concernant ces étoiles du Paradis (le voici). Je l'ai reçu de Khezr, par audition directe et en présence du Maître. Khezr lui-même l'avait entendu de la bouche de l'Élu. Puisque le rapporteur est Khezr, le hadith est complet et parfait. Écoute : « il dit : « de la lumière de Sa beauté, Dieu a créé soixante-dix mille hommes appartenant à ma communauté. Il s'est installé avec eux au-dessus du trône et du piédestal dans la sainte assemblée. Leurs vêtements sont de laine verte. Leur visage est semblable à la lune de la quatorzième nuit à la moitié de son cycle. Par leur aspect, ils ressemblent aux beaux éphèbes et aux adolescents. Leur tête est couverte d'une chevelure semblable à celle des femmes. Depuis que Dieu les a créés, ils demeurent extatiques et épris d'amour. Le gémissement et le crépitement de leur cœur se font entendre aux habitants du ciel et de la terre. Esrâfil parle avec eux et psalmodie pour eux. Gabriel est leur serviteur et leur interlocuteur, Dieu : leur ami et leur roi. Ils sont nos frères de lignage ». Il se mit alors à pleurer et garda la tête baissée un moment, puis il dit : « ô ce désir de rencontrer mes frères » ! Si tu éprouves quelques difficultés à comprendre ce hadith, tu es excusé car les grands Maîtres ont réclamé l'indulgence en ce qui le concerne. Ils ont dit : « Dieu donne au serviteur eu égard à Lui-même et non eu égard au serviteur. Et le serviteur en tire profit en tant que serviteur ». Pour peu que tu possèdes la vie, tu as entendu ce qui a été dit, mais si tu es mort, un mort ne peut ni rien entendre, ni rien comprendre. « Pour avertir quiconque est vivant » 36, 70 est l'explication de tout cela.

³ Accusé d'hérésie, ‘Ayn al-Quzât de Hamadân, est mort « martyr mystique de l'Islam » comme Mansûr al-Hallâj, le 7 mai 1131, à l'âge de trente-trois ans. Voir ses *Tentations métaphysiques (Tambidât)*, traduites et annotées par Christiane Tortel, Les Deux Océans, 1992.

⁴ Mort en 910.

- LIBRES DESTINATIONS

BAMYIAN



Tchai-Khané (Maison de thé)

IL nous a fallu une journée pour parcourir la distance qui sépare Kaboul de Bamyan, mais le spectacle est si beau que nous mettrons le même temps au retour, afin de goûter mieux encore, ce décor grandiose. Il fait nuit quand nous arrivons au Rest-House très simple, de la vallée des Bouddhas ; ils sont déjà endormis dans l'ombre des grottes. Un thé très anglais, dans une pièce bien chaude nous attend, ce qui, à 3.000 m d'altitude est fort appréciable, à la tombée de la nuit. On m'avait mise en garde contre l'inconfort, la vétusté, le manque de provisions de cette maison, pointe avancée de la civilisation en pays afghan. Il faut croire que l'Office du Tourisme a remis toutes choses en ordre, car nous sommes accueillis avec une politesse toute asiatique, les menus sont aussi soignés et copieux que le permettent les ressources du pays, il n'y a plus guère qu'un carreau de cassé, dans une de nos chambres, et si elles ne sont pas très confortables, elles sont chauffées et d'une propreté acceptable.

J'ai mis mon réveil à 5 heures du matin car je ne veux pas rater le lever du soleil sur les Bouddhas. Désastre, il fait une tempête de pluie, de vent et de neige fondue. Pourrons-nous faire la visite prévue ? les escalades dans les grottes ? Après le breakfast le vent a

tourné, il fait doux et gris, un temps parfait pour grimper sur la tête du plus grand des Bouddhas, à quelque 53 m de haut. Depuis le III^{ème} siècle ces grandes figures du Doux Compatissant veillent sur la vallée.

De nombreux moines attirés par ce centre important du bouddhisme ont vécu dans les cavernes naturelles qu'ils ont décorées de fresques, et c'est le pèlerin chinois, Hiuan-Tsang, qui nous a laissé une description du site tel qu'il l'a vu en 632. Depuis, les moines ont peu à peu abandonné la Vallée, le bouddhisme est finalement écrasé par le terrible Gengis-Khan. Rendu furieux par la mort de son petit-fils tué sous les murs de la forteresse qu'on appelle encore la « Cité Rouge », il détruit systématiquement la ville de Bamyian. Foudroyée, figée dans l'horreur du massacre total que lui fit subir le barbare venu des steppes d'Asie Centrale, la vieille cité dresse encore, des pans de mur qui crient vengeance comme des poings levés. A ses pieds, un homme pousse lentement le soc de bois de sa charrue traînée par deux bœufs ; en fond de tableau, les glaciers bleus du Kohi-Baba.

Dernier jour dans ce cadre fait pour des dieux. Demain nous reprenons l'avion qui nous mènera à Téhéran, après-demain nous serons à Paris. Puisque le soleil n'était pas au rendez-vous l'autre matin, à quoi bon mettre la sonnerie du réveil ? Heureusement, Bouddha est avec moi : je cligne de l'œil, tirée du sommeil par un rayon inquisiteur passant à travers des rideaux trop minces. Je bondis hors du lit, saute sur mon appareil photographique, j'enfile un manteau, en trente secondes je suis sur la terrasse face au plus magnifique spectacle qu'il m'ait jamais été donné de voir : le lever de soleil sur les Bouddhas.

La terre est d'ocre rouge les longues allées de peupliers commencent à s'illuminer sous la caresse du soleil qui allonge démesurément leurs ombres. Les grands trous sombres où se cachent encore les figures sacrées, commencent à vivre, la lumière monte, envahit la vallée, réveille les coqs, fait aboyer les chiens dans les fermes, les arbres sont des brasiers d'or, le ciel traîne des écharpes de gaze rose sur le glaciers de l'Hindou-Kouch, et balayant tout, le soleil fait flamber la roche et rend toute leur majesté aux images du Grand Sage. Le pèlerin chinois eut sans doute le privilège qui fut le mien, d'une vision qui touche presque au mystère divin.

Yvonne Coutin

PUBLICATIONS



Nôïn est l'un des grands poètes de l'ancien Japon. Il vécut il y a mille ans et il est le précurseur d'une lignée de vagabonds et d'ermites qui s'adonnaient à la poésie.

Il naquit en 988 sous le nom de Tachibana no Nagayasu et il quitta définitivement ce « monde flottant » en 1050. Dans sa jeunesse il étudia la poésie classique, mais par la suite, il trouva un ton original qui influencera beaucoup de poètes.

Vers 1013, il revêtit la robe de moine bouddhiste pour vivre en retrait du monde, une existence de moine-pèlerin, inaugurant une longue tradition de religieux errant et d'érudits lettrés qui parcouraient le pays.

C'est la première fois que Nôïn est traduit en Français et qu'il nous est donné de découvrir ce poète majeur de la littérature japonaise.

« 47
En vous écrivant,
je risque de vous surprendre
En effet je suis
devenu l'humble gardien
de quelque champ de montagne ! »

AU SOMMAIRE DE CE NUMÉRO

Documents d'Occident

- Marie-Madeleine Davy, Un entretien (suite et fin), France-Culture, 9 avril 1998.
- « Le couvent d'Unterlinden », extrait de Görres, *La mystique divine*, Paris, 1854.
- Jacob Bœhme, chapitre premier de *L'Incarnation de Jésus-Christ* (suite et fin).
- « Le séjour de Saint-Martin à Strasbourg (1788-1791) » (suite), par A. Matter, Paris, 1862.

Documents d'Orient

- Silvestre de Sacy, C.R. de Joseph de Hammer, *L'histoire des Assassins*, 1818, *Journal des savants*, juillet 1818.
- 'Ayn al-Quzât Hamadâni, un extrait des *Tentations métaphysiques*.

Libres destinations

- « Bamyân » par Yvonne Coutin, avril 1966.

Publications

- Nôim, *Chants du monde flottant*, Terre blanche, Toulouse, 2011.

Ces Cahiers sont une publication en ligne du site *D'Orient et d'Occident*

<http://edition.moncelon.fr/index.htm>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés

2006-2011